zed

Histoire de retrouver le moral

de plume en plume...

Le soleil épuise ses derniers rayons sur le flanc d'une lointaine colline. Derrière la colline ? Un désert noir et macabre, un marécage de pensées nauséabondes d'où flottent en surface quelques souvenirs fumants. Sur la grève, de vastes carcasses de projets qui ne verront jamais le jour s'enlisent dans les sables pestilentiels du marais. Au fond, tout au fond de ces eaux troubles, gisent des corps perdus. Les multiples vies que des choix nébuleux ont englouties à jamais sous ces tonnes de boues.
Qui pourrait croire qu'en cet endroit si désastreux, dans ce nid de misère infinie pouvant défier la chaleur des étoiles, il y eut jadis une prairie verdoyante. Un jardin de bonheur rempli de plaisirs rouge et bleu en forme de fleurs éclatantes. Si vous l'aviez traversé, vous auriez sans doute croisé ces arbres immenses dont les branches tendaient si loin vers le ciel, vers un avenir indestructible.
Le temps est, parait-il, une donnée que l'on ignore. Est-ce un sablier qui s'égrène, un corps qui vieillit, une dimension ? A ce jour, il est la froide crainte commune à tous. Il s'engouffre, tel un vent glacial, dans les prairies verdoyantes. Progressivement, il clairseme l'herbe, jusqu'à la rendre pelée, jaunâtre, et vulnérable aux fortes pluies que ses bourrasques attirent. Elles tombent sournoisement, par gouttes. Puis s'arrêtent. Et reprennent. De sortes que la tempête s'est installée avant même le premier cri, la première alarme. Les grands arbres, pourtant si vigoureux, perdent leurs solides racines dans ce sol qui se dérobe. Ils s'étiolent, et tombent avec fracas sur les rives de ce torrent de glaise, morts. Les années passent, ils périssent et deviennent les vastes carcasses.

J'ai oublié. J'ai oublié chaque brise, aussi infime eut elle été, qui a détruit mon beau jardin. Je constate, avec désastre, l'étendue de mes

illusions perdues, de mes ratés qui ont conduit à l’abîme. Les saveurs ont séchées et deviennent poussière. Elles dépérissent en tombant au sol. Rasées, balayées, elles disparaissent. Laissent place à des désirs abjects et instantanés qui imposent leur résolution sous peine de bloquer toute autre initiative. Comme un mauvais hiver, mes nuits s’allongent et me laissent dans le froid glaciale du marécage puant. La merde. C’est la merde. Les jours sont courts, froids, humides. Qui pour venir souffler le Printemps ? Toi dans ta robe à fleur, le sourire brillant et l’esprit apaisé. Est-ce toi qui souffleras mon putain de Printemps ?

Publication certifiée par De Plume en Plume le 07-02-2017 :
http://www.de-plume-en-plume.fr/

En savoir plus sur l'auteur : zed

Vous pouvez lui laisser un commentaire sur cette page : Histoire de retrouver le moral sur DPP